

PIOTR DEMBOWSKI  
Chicago

## REFLETS CHEVALERESQUES DU NORD-EST DANS L'OEUVRE DE JEAN FROISSART

Il n'y a pas de doute que l'histoire se reflète dans la littérature. Il n'y a pas de doute non plus que l'historiographie est à son tour influencée par les attitudes et par les mentalités émanant de la littérature. Nul ne le sait mieux que celui qui nous honorons dans ce livre et que je salue ici de loin.

Les relations entre le Nord-Est et Centre-Est européen d'un côté et l'Ouest de l'autre, dans la seconde moitié du 14<sup>e</sup> siècle, sont particulièrement difficiles à étudier non seulement parce qu'elles sont en effet complexes, mais parce que l'étude de ces relations a été souvent influencée par les partis pris historiographiques des siècles ultérieurs, de même que par les brillantes oeuvres littéraires qui découlent ou qui réagissent contre cette historiographie.

Nous voulons comprendre et faire comprendre ici certaines mentalités, certaines attitudes idéologiques exprimées dans les belles lettres françaises du 14<sup>e</sup> siècle. Pour le faire il est nécessaire de suspendre certains jugements historiques, de même que de se libérer de certaines images restées gravées dans notre mémoire à la suite de la lecture de certains chefs d'oeuvre littéraires qui s'approprient et par conséquent renforcent ces jugements. Bref, pour comprendre Jean Froissart (1337 – circa 1404) il faut mettre en suspens le monde présenté non seulement par Heinrich von Treitschke (1833–1896), mais aussi par Henryk Sienkiewicz (1846–1916)<sup>1</sup>.

Froissart poète et chroniqueur présente certains aspects de la Prusse et de la Lithuanie à travers un mythe, ou plutôt, à travers une constellation de mythes. La littérature est particulièrement intéressante quand elle défend et illustre les idées ou les institutions qui sont en train de perdre leur élan naturel et qui s'avèrent de moins en moins capables de remolir un rôle, jusque là pris pour acquis. Simplifions un peu: dans les belles lettres, on lutte souvent pour ce qu'on possède de moins en

---

<sup>1</sup> Il est, je crois, très difficile pour un Polonais non-historien de penser aux Chevaliers teutoniques sans se souvenir des *Krzyżacy* de Sienkiewicz. Ce roman est sans doute et entre autres choses une réponse littéraire aux oeuvres historiques du type de *Das deutsche Ordensland Preussen* (1862) de Treitschke. Ce n'est pas ici la place de discuter la thèse ultra-nationaliste de cet historien et de cet homme politique. Il suffit de rappeler que ce livre a été traduit en anglais en Grande Bretagne, pour servir à la campagne de propagande anti-nazi sous un titre qui en dit long: *Treitschke's Origins of Prussianism: The Teutonic Knights* London 1942.

moins, pour ce qu'on est en train de perdre. Ce faisant on appuie le grand mythe, celui de l'efficacité qui n'est plus, l'efficacité des idées et des institutions, c'est-à-dire, le mythe du paradis perdu.

La préoccupation principale de l'immense oeuvre de Froissart a été la défense et l'illustration de la chevalerie. Or la chevalerie, prise au sens militaire et étroit du mot, à savoir, la cavalerie féodale lourde, dont la principale tâche consistait en une charge, ou en duel, était en train de devenir de moins en moins efficace devant les stratégies nouvelles introduites au cours du 14<sup>e</sup> siècle. Ces stratégies combinaient l'usage plus varié de la cavalerie lourde, de l'infanterie (ou des cavaliers qui combataient à pied), des archers, des arbalétriers, et, à partir de 1346, de l'artillerie. Cette dernière fut employée pour la première fois en Europe, et avec un succès évident, dans la bataille de Crécy. Selon l'historien éminent de l'art de la guerre au Moyen Age, C.W.C. Oman, cette bataille marque la fin de la suprématie de la cavalerie féodale<sup>2</sup>. Mais il est tout à fait compréhensible que Froissart n'ait pas remarqué cette révolution dans l'art de guerre. Il décrit la bataille de Crécy en détail<sup>3</sup> en se fondant sur la narration de Jean le Bel, mais contrairement à celui-ci, il ne mentionne même pas les bombardes, c'est-à-dire les canons<sup>4</sup>. Le changement dans l'éthos guerrier ne pouvait être souligné par le défenseur du mythos chevaleresque.

La crise „technologique” de la chevalerie a été, bien entendu, accompagnée d'une crise idéologique. Du point de vue de l'idéologie des classes supérieures, c'est-à-dire, des patrons et des inspireurs de Froissart, le 14<sup>e</sup> siècle était essentiellement un siècle de croisades. La justification ultime de l'idéologie de la chevalerie dépendait de l'idée de la Guerre Juste. La plupart des conflits étaient expliqués idéologiquement c'est-à-dire, justifiés par la nécessité de défendre un légitime *status quo*, ou la nécessité de restaurer un légitime *status quo ante*, et cela, sans parler du droit à la revanche, universellement reconnu. Cependant l'idée de la Guerre Juste rencontrait de graves difficultés idéologiques quand il s'agissait de guerres entre différents états chrétiens. Chaque adversaire pouvait tirer justification d'un autre *casus belli* légitime. C'est ainsi que se développa l'idée que seule la croisade était Guerre Juste et, inversement, que la guerre entre chrétiens ne pouvait être, en fin de compte, considérée comme juste. Cette idée devint l'argument principal de ceux qui défendaient la chevalerie et son idéologie. On la retrouve chez Froissart, non seulement dans ses *Chroniques*, mais aussi, sous une forme plus idéalisée, plus allégorisée, dans sa poésie narrative.

Il l'exprime, par exemple, dans le dit quelque peu autobiographique du Joli Buisson de Jonece (1373). La Dame Philozophie parle au poète de la valeur suprême de la loenge (la réputation) du chevalier qui vaut mieux, dit-elle, que l'argent dans le coffre fort:

Pour quoy travellent li signeur  
Et despendent fuison de leur  
Ens es lointains pellerinages

<sup>2</sup> *The Art of War in the Middle Ages. A. D. 378-1515*, revised by John H. Beeler, Ithaca, N.Y. 1953, p. 57-72.

<sup>3</sup> *Chroniques* éd. S. Luce, III, p. 168-193.

<sup>4</sup> Cf. les commentaires de S. Luce, III, p. lii-liii.

Et laissent enfans et images,  
Femmes, possessions et terre,  
Fors seul que loenge guerre? (V. 399-404)<sup>5</sup>.

Il n'y a aucun doute que ces lointains pèlerinages sont des expéditions de croisés. Plus explicite est le passage des Chroniques. Un jeune écuyer, Raoul de Gruyère se trouve dans l'armée de Thomas, comte de Buckingham (fils puîné du roi Edouard III). En 1380, cette armée est en train de faire un incursion en Champagne. Le comte s'adresse à Raoul:

„Raoul, nous arons hui, se il plaist à Dieu et à saint George, convenent d'armes [=une bataille]: si volons que vous soiés chevaliers". Li escuiers s'escusa, enssi que escusés s'estoit autrefois, et dist: „Monseigneurs, Dieux vous puist rendre et merir le bien et honneur que vous me vollés, mès je ne serai ja chevaliers, se mes naturés sires le conte de Savoie ne le me fait ou bataille de crestiens operé ne soit l'un contre l'autre"<sup>6</sup>.

Nous voyons donc que les objections du jeune écuyer (objections apparemment réitérées) à être adoubé chevalier étaient fondées sur deux principes: 1. Il veut être élevé à l'état de chevalier par son propre seigneur féodal; 2. Il ne veut pas être adoubé dans une bataille de chrétiens contre chrétiens. C'est le second point qui nous intéresse surtout. Les implications idéologiques en sont tout à fait claires. En fin de compte, toute la vie chevaleresque si louée, si soutenue par la littérature de l'époque, avec ses jeux guerriers, ses tournois, ses guerres intestines (c'est-à-dire, guerres entre chrétiens), bref, tous ses beaux faits d'armes, dont parle incessamment Froissart, ne sert que d'entraînement pour des activités plus importantes. Elle ne sert qu'à entraîner les chevaliers à devenir chevaliers. Et la justification ultime de ce style de vie ne peut se retrouver que dans l'existence parallèle du vrai monde ennemi. Il est situé aux confins de notre monde. C'est le monde des païens, des Turcs, des Sarrasins. La lutte actuelle ou potentielle contre ce monde, c'est-à-dire, la croisade, constituait la seule véritable justification idéologique pour l'existence de cette classe guerrière.

Il n'est pas possible de traiter ici des très complexes problèmes de la croisade et de l'esprit de croisade au 14<sup>e</sup> siècle<sup>7</sup>. Il suffit de souligner l'essentiel: Ce siècle a été une ère de propagande intense pour l'éthos de la croisade, et, concomitamment, une époque de faillite à peu près totale quant aux croisades contre les Turcs et les Sarrasins. Nous savons bien que ce siècle a vu non seulement un manque d'unité parmi les états de l'Occident, mais aussi une pression incessante de la puissance turque. Rappelons que ce siècle s'achève par la défaite désastreuse du royaume serbe à Kossovo Polje (1389), par la conquête de la Bulgarie (1393), et, surtout, fait important pour l'histoire de la chevalerie occidentale, par la fin calamiteuse de la croisade de Nicopolis (1393).

Néanmoins, un des aspects de l'esprit des croisades a réussi à être réalisé en termes concrets et continus. Je veux dire, cet esprit s'est retrouvé à l'occasion

<sup>5</sup> Ed. A. Fourier, Genève 1975.

<sup>6</sup> *Chroniques*, éd. G. Raynaud, IX, p. 264.

<sup>7</sup> Pour une vue d'ensemble de ces problèmes (plus ou moins en dehors des partis pris nationalistes) voir: A. Luttrell, *The Crusade in the Fourteenth Century, Europe in the Late Middle Ages*, eds. J. R. Hale et al., Evanston, Ill., 1965, p. 122-154; et A. S. Atiya, *The Crusade in the Fourteenth Century, A History of the Crusades*, eds. K. M. Setton et al., III, Madison, Wisc. 1975, p. 2-26, aussi bien que E. N. Johnson, *The German Crusade on the Baltic*, ibidem, p. 545-585.

d'expéditions individuelles, ou formées de petits groupes de chevaliers, aux avant-postes du monde chrétien occidental, c'est-à-dire, à Chypre, en Afrique du Nord, à Grenade, et ce qui nous intéresse le plus ici, en Prusse Orientale. Ces expéditions, entreprises généralement par de jeunes chevaliers au moment des trêves, dont étaient fréquemment entrecoupées les guerres „normales”, représentaient des „visites armées”, des „stages chevaleresques” chez des croisés établis de façon permanente dans ces avant-postes. Dans notre cas, il s'agit de visites chez les Chevaliers de l'Ordre teutonique en Prusse. L'époque que décrit Froissart correspond à l'apogée de la puissance militaire et de l'importance du point de vue idéologique de cet Ordre. Elle coïncide avec le gouvernement de Homeister Winrich von Kniprode (1351–1382).

Ces visites, ces croisades „miniatures” fournissaient sans doute une justification et une raison d'être suffisante aux chevaliers qui entrevoyaient peut-être la crise de la civilisation chevaleresque, la crise si facilement constatée par les historiens modernes du Déclin du Moyen Age. Tel fut certainement le cas de notre Raoul de Gruyère. Froissart le dit lui-même dans les termes les plus clairs:

On ne l'examina [Raoul] plus avant ensi fu il deporté [„exempt”] à estre adonc chevaliers. Et depuis, l'anée apriés, le fu il en Prusse; et eurent adonc li crestien rëse: che fu adonc quant li sires de Mastaing, et Jehans d'Obies et li autre de Hainnau i demorèrent [y moururent]<sup>8</sup>.

Ce que Froissart décrit ici n'est point une croisade générale à dimensions épiques, mais plutôt une „aventure” plus individuelle de caractère romanesque. Ce n'est pas non plus un incident exceptionnel. Il loue souvent ceux qui sont allés à ces lointains pèlerinages armés, il fait souvent l'éloge de ceux qui y ont perdu la vie. Il faut souligner ici deux faits: 1. Tous, ou à peu près tous, les patrons de Froissart passèrent par cette expérience de croisade réduite aux dimensions du possible. 2. Pour les seigneurs d'Angleterre, du Nord de la France et des Pays Bas (sans parler de ceux des différents pays de l'Empire) le choix de la Prusse s'imposait pour des raisons d'ordre pratique et politique.

La famille de Luxembourg, à commencer par Jean, roi de Bohême, avait toujours aidé l'Ordre de Prusse. Jean lui-même fit trois stages de croisé en Prusse: il guerroya en Lithuanie en 1328–1329, en 1337 et en 1345. C'est pendant sa seconde expédition qu'il fut affligé d'une maladie des yeux qui le mena éventuellement à la cécité<sup>9</sup>. Le fils de Jean, Charles le Grand, roi de Bohême et plus tard empereur (Charles IV), appuyait systématiquement l'Ordre. Le fils cadet de Jean, Wenceslas de Luxembourg et de Brabant a été le protecteur le plus important de Froissart. C'était aussi un des partisans des Chevaliers teutoniques. N'étant capable de faire d'expédition en Prusse, il a fait le don de l'église d'Altenahr à leur province (ballei) de Coblenz. Quelques-uns des autres mécènes de notre chroniqueur-poète sont allés aux confins Nord-Est du monde chrétien et chevaleresque pour remplir ce qui était devenu leur devoir d'état. Froissart en parle dans ses *Chroni-*

<sup>8</sup> *Chroniques*, éd. G. Raynaud, IX, p. 264.

<sup>9</sup> Pour le premier de ces voyages-croisades (pèlerinage avait les deux significations au Moyen Age) de Jean et pour les réminiscences littéraires chez Machaut (protégé de Jean et modèle de Froissart) voir: A. Piroult, *Un Poète-voyageur – Guillaume de Machaut et la Reise de Jean l'Aveugle, roi de Bohême, en 1328–1329*, „Les Lettres Romanes” 4:1950, p. 3–29.

ques: „En ce temps [1347] estoit nouvellement revenus en le conté de Namur, dou voiage de Prusce et dou Saint Sepulcre, cilz gentilz et vaillans chevaliers messires Robers de Namur...”<sup>10</sup> Nous savons que Robert fut adoubé chevalier pendant son séjour chez les Chevaliers teutoniques. De grand intérêt idéologique est ici l'équivalence implicite entre l'expédition en Prusse et le pèlerinage au Saint Sépulcre. Ailleurs, Froissart mentionne la petite croisade individuelle du célèbre Gaston Phébus comte de Foix: „En ce temps [1358]... revinrent de Prusse li contes de Foix et li captaus de Beus ses cousin...”<sup>11</sup> Nous savons par les *Chroniques* que Gaston n'était accompagné que de quarante lances. Froissart fait aussi mention de façon archétypique de l'expédition du jeune Gui de Blois, son patron très généreux: „En celle saison [ 1370], estoit revenus de Prusce messires Guis de Blois, qui là avoit esté chevaliers fais nouvellement et avoit levé banière à une escarmuce et grande rèse qui fu faite sus les ennemis de Dieu”<sup>12</sup>.

Ce qui est caractéristique de ces mentions, c'est que Froissart les fait comme si tout le monde savait de quoi il s'agissait. En effet les croisades individuelles, les stages guerriers chez les Chevaliers teutoniques étaient très bien connus de tous les membres de la classes des chevaliers. Ils constituaient un des aspects essentiels de la Weltanschauung de cette classe, et, pour parler du point de vue de la critique générique, un des thèmes par excellence des romans d'aventures. Pour qu'on puisse trouver toute l'appréciation idéologique de ces expéditions, il faut aller à la poésie de Froissart, où dans un langage souvent figurée ou hyperbolisée, le poète exprime les points principaux de l'idéologie des croisades.

Très tôt dans sa carrière poétique, Froissart a écrit un poème de circonstances intitulé le Temple d'Honneur. Le poète célèbre, sous la forme d'un songe, le mariage d'un jeune seigneur, dont il ne révèle pas de nom. Il s'agit comme l'a démontré l'éditeur<sup>13</sup>, de Humphry de Bohun comte de Hereford et de Northampton qui épousa Jeanne d'Arundel en 1363. Nous savons par les documents de l'époque<sup>14</sup> que le jeune Humphry avait visité les Chevaliers teutoniques en 1362, et avait pris part à l'assaut de Kaunas et à la capture de Waydot-Butaut, le fils de Kesutis (Waydot-Butaut sera baptisé avec grande cérémonie à Königsberg en 1365). Or, pour louer le jeune marié, Froissart compare ses vertus à celles des preux habituels (Hector, César, Charlemagne, etc). A la fin de la liste, il mentionne trois parangons de générosité et, fait important pour nous, trois croisés déjà fabuleux Godefroi de Bouillon (v. 741), mort en Terre Sainte en 1100, un des comtes de Soisson (v. 747), probablement Yves de Nesle, qui a participé à la Seconde Croisade, mort vers 1170<sup>15</sup> et, ce qui est le plus important pour nous, „notre” Jean de Luxembourg, roi de Bohême (v. 755)<sup>16</sup>. Nous voyons une indéniable équivalence

<sup>10</sup> Ed. S. Luce, IV, p. 37.

<sup>11</sup> Ed. S. Luce, V, p. 103.

<sup>12</sup> Ed. S. Luce, VII, p. 222.

<sup>13</sup> »Dits« et »Débats« [...], éd. A. Fourrier, Genève 1979, p. 29 ss.

<sup>14</sup> Ibidem, p. 33.

<sup>15</sup> Ibidem, p. 211, n. 747.

<sup>16</sup> Pour compliquer le travail des historiens, Froissart nomme toujours (dans les *Chroniques* et dans les poésies) Jean de Luxembourg, Charles. Voir *La Prison amoureuse*, éd. A. Fourrier, Paris 1974, p. 178, n. 61.

entre la Première et la Seconde Croisade d'un côté et les visites armées chez les Chevaliers teutoniques de l'autre. Ce sont les exigences de l'idéologie qui ont créé une telle équivalence.

Autant Froissart est tout clair quand il s'agit d'exprimer l'importance idéologique des voyages des croisés dans le Nord-Est, autant il est réticent à décrire cette zone. Nous avons vu dans le passage concernant Gui de Blois que ces voyages, que Froissart appelle invariablement *rèses*<sup>17</sup>, étaient étroitement liés aux incursions de la cavalerie dans les territoires païens. Le terme est employé chez Froissart comme s'il était universellement connu, ce qui était certainement le cas. Mais à part ce *rèse* il ne dit rien sur les régions qui étaient la cible des croisades baltiques. La raison en est complexe. Tout d'abord, comme ses contemporains, il n'était pas du tout touché par la curiosité touristique. Et puis, fait plus important encore il l'était par les aspects mythiques de ces régions. Au mythe épique de la croisade se superpose le mythe romanesque de la sauvagerie, du „vide”, de l'Autre Monde, du Pays-au-delà-des-confins de notre monde chevaleresque et romanesque<sup>18</sup>.

Le monde des ennemis de l'Ordre teutonique entrevu à travers le prisme de plusieurs mythes, est ainsi un antimonde. Il l'est et le restera jusqu'à ce qu'il soit gagné aux bienfaits du christianisme et, par conséquent, de la chevalerie grâce aux efforts de jeunes chevaliers qui s'efforcent d'imiter non seulement les héros des grandes croisades du passé, mais aussi les protagonistes des romans d'aventures contemporains. Tous deux leur servent de modèle, car la *Dichtung* et la *Wahrheit* se confondent dans le mythe<sup>19</sup>. Voilà pourquoi Froissart ne parle jamais des vrais problèmes politiques, sociaux, religieux de cette région: L'antimonde n'a pas d'histoire. Il passe sous silence tous ce que les habitants passés et actuels de cette région ont toujours très bien su. Il se tait sur la situation complexe de la Lithuanie souvent allié à la Russie chrétienne du rite orthodoxe et parfois aux Tartares „Infidèles”. Pour Froissart Prusse rimait avec Russe et signifiait probablement la même chose<sup>20</sup>. Il ne mentionne jamais la situation de l'Ordre vis-à-vis la Pologne catholique. Il cache l'évènement le plus important de cette partie du monde, à savoir, le mariage, en 1386 de Jagiello, prince de Lithuanie avec Jadwiga, reine de Pologne et fille d'un héros de la croisade. Louis, roi de Hongrie. Il passe aussi sous silence le baptême de Jagiello et son couronnement comme roi de Pologne. Il

<sup>17</sup> Du moyen allemand *reise* „incursion à cheval”. tiré du verbe *reisen*, perfectif *gereisen*.

<sup>18</sup> Le chroniqueur emploie le terme „Prusse” au sens figuré et péjoratif de „pays primitif et inculte en dehors de notre monde”. Ainsi, p. ex., les chevaliers français de l'expédition de 1385 dans la sauvage Escoce sont revoltés par les conditions de vie à Edinburg: „Quant cil baron et cil chevalier de France qui avoient appris ces biaux hostels à trouver, ces salles parées et ces castiaux et ces bons mos lis pour reposer, se veirent et trouvèrent en celle povreté, si commenchièrent a rire et à dire: «En quel Prusse nous a chi amnés li amiraulx?»”. *Chroniques*, éd G. Raynaud, XI, p. 215.

<sup>19</sup> Dans son immense roman en vers, *Meliador* (achevé vers 1389), roman certainement „restaurateur” exploitant le mythe du paradis perdu arthurien, Froissart semble présenter l'Irlande sauvage et insoumise aux lois de la chevalerie et de la courtoisie, comme le symbole de la vraie Lithuanie des années 1380. Au delà de la rivière Clarence (ou Clare) habite la gent nonchevaleresque du roman, comme au delà du Niémen vivent les vrais ennemis-justificateurs de la chevalerie. Telle est du moins la thèse que j'avance dans mon *Jean Froissart and his Meliador. Context, Craft and Sense*, Lexington-Kentucky 1983.

<sup>20</sup> *La Prison amoureuse*, V. 3293-3294.

---

ne mentionne pas ces faits, car ils nuiraient à la perception des mythes nécessaires à la chevalerie du temps. Mais pour nous l'oeuvre de Froissart devrait être pertinente, non pas parce que son auteur juge correctement l'histoire, mais parce qu'il présente très clairement les mythes, c'est-à-dire, les mentalités du temps. Et pour un historien, pour l'historien de la littérature, les mentalités sont aussi importantes que les faits. Elles sont particulièrement importantes pour la région géographique que nous discutons ici, car c'est précisément cette région qui héritera d'une partie considérable de ces mentalités, et qui s'efforcera de les mettre en pratique aux 16, 17 et 18<sup>e</sup> siècles.